

Dans le miroir d'Alice : temps des vestiges et mémoire du passé

Olivier Laurent

▶ **To cite this version:**

Olivier Laurent. Dans le miroir d'Alice : temps des vestiges et mémoire du passé. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2012, X, pp.19-21. hal-02264448

HAL Id: hal-02264448
https://hal.science/hal-02264448

Submitted on 7 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans le miroir d'Alice :
temps des vestiges et mémoire du passé

Laurent OLIVIER
Musée des Antiquités nationales
laurent.olivier@culture.gouv.fr

Patrick Pion m'a fait l'amitié de m'inviter à participer à votre journée, où je me trouve contraint à jouer le rôle du chien dans un jeu de quilles. Comme vous le savez, je ne suis pas médiéviste et ce dont je veux vous parler n'a pas de rapport direct avec ce qui vous intéresse aujourd'hui et en général. Pourtant, l'Archéologie protohistorique et l'Archéologie médiévale sont plus proches l'une de l'autre qu'on ne le pense. Toutes les deux sont dominées par un rapport écrasant aux textes, c'est-à-dire à l'Histoire, du moins une certaine forme d'Histoire. Car les textes disent non seulement *de quoi* l'Archéologie doit parler, mais surtout *comment* elle doit le faire.

Dans la tradition occidentale, l'idée d'archéologie procède de la notion grecque *d'archaiologia. Archaiologia* : pour les Grecs, l'Archéologie se définit avant tout comme l'exposé des origines collectives. Alors que l'Histoire a pour ambition de dire *ce qui s'est passé*, l'Archéologie a pour objet de montrer *de quoi* était fait le passé. Ou, pour le dire autrement : si l'Histoire traite des *événements*, l'Archéologie s'occupe de la *mémoire du passé*. Ce sont là deux perspectives tout à fait différentes, bien qu'elles portent l'une et l'autre sur un même objet, à savoir le passé. Aussi, ce ne sont pas tant par leurs *objectifs* que par leurs *matériaux* que l'Histoire et l'Archéologie divergent. Au contraire de l'Histoire, qui s'érige en elle-même comme une démarche d'enquête particulière, l'Archéologie n'a d'existence que par les restes matériels à partir desquels elle doit construire un savoir. Les Romains ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, qui, au lieu d'archéologie, parlaient, eux, d'*antiquités*. Depuis les origines, en effet, l'Archéologie procède de la *collection*.

Quel type de connaissance particulière peut alors prétendre constituer l'Archéologie ?

Bien avant qu'il ne soit question d'une quelconque « discipline archéologique », Platon nous en a donné une idée assez précise dans son dialogue de l'*Hippias majeur*, qui fait se confronter Socrate, le philosophe rusé, et Hippias, pour qui le commerce des connaissances est un métier. Hippias revient justement de Sparte, où les Lacédémoniens l'avaient engagé pour qu'il les fasse profiter de son enseignement.

- « De quoi leur parlais-tu, lui demande alors Socrate : d'astronomie, de mathématiques ?
- Tu n'y es pas du tout, répond Hippias ; ces gens-là savent à peine compter. En fait, je les entretenais d'archéologie ; c'est-à-dire « *de la généalogie des héros et des grands hommes, de l'origine des villes et de la manière dont elles ont été fondées dans les premiers temps et en général de tout ce qui a à voir avec la science du passé* [*archaiologia*].
- Quel travail ! lui dit alors Socrate ; s'il fallait faire cela pour Athènes, cela demanderait de citer toute la liste des hommes qui ont dirigé la cité depuis l'époque de Solon.
- Tu oublies, lui répond Hippias en se rengorgeant, que je peux retenir une liste de cinquante noms rien qu'après l'avoir lue une seule fois ! ».

Hippias ne voit pas que Socrate pointe là une faiblesse majeure de l'Archéologie, qui est *l'accumulation*. Pratique fondamentalement descriptive, l'Archéologie n'est capable que d'amasser des détails sur le passé, des bribes d'informations qui se suffisent à elles-mêmes dans la mesure où, étant tout ce qui reste du passé, elles sont tout ce qu'on peut connaître de lui. Dans ces conditions, l'Archéologie n'a pas de point de vue sur le passé et elle n'en tire aucun savoir particulier ; elle convient parfaitement à Hippias pour qui la connaissance est une chose purement comptable : une affaire d'expert.

- « Je conçois donc, lui dit alors finement Socrate tout en le flattant, que c'est avec beaucoup de raison que les Lacédémoniens se plaisent à tes discours, toi qui sais tant de choses, et qu'ils s'adressent à toi, comme les enfants aux vieilles femmes, pour leur faire des contes divertissants ».

Voilà donc la fonction sociale de l'Archéologie mise à nu par Socrate, qui est de maintenir endormie la conscience des hommes en leur racontant des Histoires de grand-mères – souvenons-nous, pour ce qui concerne l'Archéologie du haut Moyen-Âge, des Werner, Zeiss, et autres Steinbach et Petri. La cause est désormais entendue : Hippias vend un savoir qu'il n'a pas, ou plutôt il offre, avec cette pseudo-science du passé qu'est l'Archéologie, une apparence de savoir qui n'est rien d'autre qu'un entassement de données factuelles. Comme il le montrera par la suite à Socrate, Hippias prend ses opinions pour du savoir, ou plutôt

il n'est guidé que par ses préjugés lorsqu'il aborde ce lointain passé des origines. Sous l'accumulation des données apparemment « objectives » de l'Archéologie, sont destinées à prospérer les idées reçues sur le passé. L'Archéologie n'a pas d'autre fonction que de constituer l'*illustration* d'une Histoire que l'on croit déjà connue d'avance.

Ainsi, tout était dit déjà, avant même que l'Archéologie ne prenne cet essor extraordinaire qu'elle devait connaître aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Il est frappant de constater combien la discipline archéologique s'est développée dans la perspective gréco-romaine tracée par cette archéologie des antiquités. L'Archéologie s'est constituée à partir d'une accumulation d'objets. C'est parce qu'on a découvert de nouveaux vestiges du passé, que l'on n'avait pas identifiés jusqu'alors en tant que tels, que de nouveaux pans de « l'histoire des origines » se sont imposés. L'irruption de ces nouveaux objets du passé s'est accélérée au XIX^e^ siècle, pour prendre une allure massive dans les années 1850-1860, où l'essentiel du champ actuel de l'Archéologie s'est mis en place. On a d'abord découvert les vestiges d'une humanité « d'avant l'Histoire », qui a imposé la reconnaissance d'un « âge de la Pierre » ayant largement précédé l'antiquité classique. Très rapidement, la prolifération des découvertes a imposé l'évidence de l'existence d'une « Protohistoire » située entre la Préhistoire et la civilisation romaine ; tandis que, dans le monde méditerranéen, s'agençait la succession des grandes civilisations pré-classiques. Dans la seconde moitié du XX^e^ siècle, l'extension de l'Archéologie à de nouvelles périodes chronologiques s'est effectuée de la même manière : c'est parce que les fouilles ont apporté une masse nouvelle de matériaux des périodes médiévales et modernes que l'Archéologie de ces époques a pu se constituer. Un processus analogue est en train de se dessiner, depuis une dizaine d'années, pour l'Archéologie de la période contemporaine, voire du passé très proche du XX^e^ siècle.

Pourtant, comme le rappelle le dialogue de Socrate et d'Hippias, on ne fait pas de l'histoire avec des pierres et des tessons : on ne fait que *raconter des histoires*. Est-ce à dire que l'Archéologie est définitivement condamnée à l'inconsistance ? Oui, si nous persistons à vouloir faire de l'Archéologie cette discipline para-historique qu'elle n'a pas vocation à être. Non, si l'on considère que l'objet de l'archéologie échappe fondamentalement à l'Histoire, qu'il est rebelle à toute inscription dans l'Histoire. Car ce ne sont pas les événements du passé, ni même les choses du passé tel qu'il était jadis qui constituent le matériau de l'archéologie : c'est la *mémoire des choses matérielles*.

« La nature aime à se cacher » dit Héraclite, qui ajoute, toujours mystérieux : « si l'on n'attend pas l'inattendu, on ne le trouvera pas, car il est difficile à trouver ». En effet, le passé est caché dans les restes archéologiques qui, du coup, ne disent pas nécessairement ce que leur apparence formelle semble vouloir signifier. Nous devons rechercher ces signes qui constituent, par excellence, le matériau de l'archéologie. Un indice, un signe : dans le langage médical, on appelle cela un *symptôme*. Un symptôme est non seulement un signal, mais c'est surtout une manifestation qui s'exprime, dans le visible, pour quelque chose qui agit dans le non visible, comme une maladie, ou une pathologie.

De cela nous devons comprendre ceci : les vestiges archéologiques ne sont pas les témoins de l'Histoire du passé, ce sont au contraire les signes de l'existence d'une mémoire active du passé. C'est pourquoi il existe une contradiction fondamentale entre l'axiome épistémologique de l'Archéologie – qui consiste à dire que l'on va étudier le passé à partir de ses vestiges – et la représentation de la connaissance archéologique, qui consiste à rapporter ces vestiges à une Histoire qui ne les concerne qu'indirectement.

L'Archéologie doit être repensée comme une discipline qui serait spécifiquement à l'écoute de ces symptômes de la mémoire matérielle que sont les vestiges archéologiques. Le nœud de la compréhension de la construction de cette mémoire enfouie, ou cachée, se trouve dans l'appréhension des *mécanismes de répétition*, ou *de réitération*. À chaque fois, en effet, qu'une forme est créée dans la matière, elle est en fait reproduite. La répétition introduit, en soi, la transformation, dans la mesure où l'acte de création est, fondamentalement, un acte de négociation : ce qui vient doit trouver sa place juste parmi tout ce qui l'entoure et qui a été créé avant lui. C'est pourquoi les formes évoluent : graduellement leur morphologie se transforme, tandis que l'organisation de leur squelette demeure, malgré des transformations parfois spectaculaires. Cette structure fondamentale des formes est ce que nous pourrions appeler la structure typologique des créations matérielles. L'étude des transformations des objets produits au cours du temps consiste à élaborer cette paléontologie des formes.

Est-ce à dire, dans ces conditions, qu'il faille abandonner la perspective historique fondatrice de l'Archéologie, laquelle vise à restituer la réalité matérielle du passé ? Certainement pas. En fait, la méconnaissance fondamentale du fonctionnement des « objets-mémoire » que sont les vestiges archéologiques pousse la

discipline archéologique vers une forme d'Histoire archaïque. C'est paradoxalement la dimension historiciste de l'Archéologie qui l'empêche depuis toujours de se constituer en discipline véritablement historique. Elle ne le peut pas, car, comme elle assimile les vestiges du passé à des témoignages explicites de la réalité des temps anciens, elle se trouve dépourvue de la possibilité d'en faire des objets d'Histoire en tant que tels ; c'est-à-dire des objets qui interrogent l'Histoire ou, plus exactement, qui la *mettent en question*.

La réponse à ce problème est d'ordre théorique ; c'est-à-dire qu'*il faut à l'Archéologie trouver son objet véritable*. Cet objet n'est pas le passé, mais ce qu'il convient d'appeler les sujets du passé : si l'Histoire cherche à reconstituer ce qui s'est passé, l'Archéologie dit ce qui est arrivé aux « *étants* » du passé. Par étants, il faut entendre les êtres et les choses qui constituent l'univers matériel des collectifs humains. L'Archéologie examine, dans la diversité des échelles du temps et de l'espace, comment ces étants ont « pris » les événements du passé ; c'est-à-dire comment, selon les statuts et les héritages divers dont ils procèdent, ils ont reçu ces évolutions et comment, à l'inverse, ils ont contribué à les construire. Dans cette configuration, l'archéologie n'est plus la simple illustration matérielle de l'Histoire, mais elle devient au contraire un champ d'observation privilégié sur le monde, qui enrichit l'Histoire de toute la diversité des trajectoires individuelles développées par les sujets de l'univers matériel. C'est un chantier immense, qui nous attend.